

CHAPITRE V.

AOD.

Quarante ans après sa victoire sur Chusan-Rasathaïm, Othoniel mourut dans un âge très avancé¹. Pendant tout le temps qu'il avait encore vécu, ses exhortations et ses exemples avaient maintenu Israël dans la fidélité à Jéhovah; mais, après sa mort, ce peuple incorrigible ne tarda pas à retomber dans l'idolâtrie.

Le châtement ne se fit pas attendre, et Dieu, cette fois, n'eut pas besoin d'aller chercher au loin un instrument de ses vengeances. Les Chananéens n'étaient pas encore assez forts pour se soulever contre les Hébreux, mais il y avait au sud-est de la Palestine un peuple qui avait beaucoup moins souffert que les Chananéens des armes de Moïse et de Josué : c'était Moab². Il avait été épargné, sur l'ordre de Dieu, par respect pour le sang de Lot. La terreur qu'avaient imprimée partout les exploits des Israélites au moment de la conquête avait tenu longtemps les Moabites dans le repos. Ils étaient faibles d'ailleurs et n'occupaient à cette époque qu'un territoire exigü à l'est de la mer Morte, au sud de l'Arnon. Néanmoins ils s'enhardirent peu à peu et résolurent d'attaquer au moins les tribus d'Israël les plus voisines. Se défiant de leurs propres forces comme insuffisantes, ils appelèrent à leur aide les Ammonites, issus également du sang de Lot, et qui habitaient au nord-est de leurs possessions, ainsi que les Amalécites, nation pillarde qui errait dans le désert à l'orient

¹ Jud., III, 11.

² Moab eut souvent des rapports avec la tribu de Juda. Malheureusement, nous ne connaissons la plupart de ces relations que par quelques allusions ou des mots vagues et obscurs. I Par., IV, 22; Ruth, I, 2.

de Moab et était toujours prête à la rapine, comme les Bédouins qui habitent encore aujourd'hui les mêmes lieux et conservent les mêmes mœurs.

Soutenus par ces alliés, les Moabites, sous la conduite de leur roi Églon, traversèrent le Jourdain. Les Israélites qui voulurent les arrêter dans leur marche furent battus et défaits. Les Moabites, trop resserrés dans leur territoire, ne se proposaient pas seulement d'imposer un tribut aux Israélites, comme l'avait fait Chusan-Rasathaïm, ils voulaient aussi les déposséder d'une partie de leur pays et s'y établir à leur place. Églon s'empara donc de la ville des Palmes, nom qui désigne probablement Jéricho¹, et y fixa sa résidence. Pendant dix-huit ans, il opprima de là tous les Israélites du voisinage. Chaque année, ils étaient obligés de lui présenter leur tribut dans sa nouvelle capitale.

La dix-huitième année, il fut apporté à Églon par un Israélite de la tribu de Benjamin, appelé Aod. La tribu de Benjamin, sur le sol de laquelle les Moabites s'étaient établis, était par là même celle qui avait le plus à souffrir de leur oppression, peut-être même était-elle la seule tributaire à l'ouest du Jourdain². Quoi qu'il en soit, elle avait été instruite par l'affliction, elle avait renoncé à l'idolâtrie et demandé à Dieu un libérateur. Dieu le lui avait accordé. Le tribut qu'Aod apportait à Églon devait être le dernier.

Aod était ambidextre, c'est-à-dire qu'il se servait avec la même dextérité de la main gauche que de la main droite³. Il

¹ C'est l'opinion générale. M. Grätz prétend que c'est Zoar, *Geschichte der Juden*, t. I, p. 107.

² Voir Calmet, *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, I, III, ch. XIX, édit. in-12, 1725, t. II, p. 73, 75.

³ Aod n'était pas le seul Israélite qui s'exerçât à se servir également des deux mains dans le combat. Les Benjamites, à la tribu desquels appartenait Aod, étaient célèbres comme archers et comme frondeurs, comme également habiles à se servir de la main gauche et de la main droite, et

avait conçu le projet de mettre à profit cette qualité pour délivrer ses frères du joug odieux de Moab. Désespérant de le secouer par la force des armes, il résolut de recourir à la ruse, moyen qui n'est guère moins estimé en Orient que la force. Le texte sacré nous a décrit en détail la manière dont il exécuta son dessein.

Avec le secret que sait si bien garder l'Oriental en pareille circonstance, il prépare tout de longue main et prévoit jusqu'aux moindres détails. Il se fait à l'avance une épée à double tranchant, très large, qu'il peut enfoncer comme un poignard. Quand il se rend à Jéricho, pour mieux écarter tout soupçon, il cache son arme, non du côté gauche, mais du côté droit, où personne ne pensera qu'elle soit placée. Il était accompagné d'un certain nombre d'Israélites, chargés de porter les présents en nature, exigés par Églon¹. Ce n'est pas devant eux qu'il veut exécuter le projet qu'il a médité : il les aurait ainsi voués à la mort et se serait en même temps perdu lui-même; car, eût-il réussi à tuer son ennemi, il au-

capables de frapper un cheveu avec leur fronde, Jud., xx, 16; I Par., xii, 2. Mucius Scævola, qui se rendit célèbre chez les Romains par un acte semblable à celui d'Aod, était aussi *gaucher*; et c'est la signification même de son surnom de Scævola.

¹ Les usages actuels de l'Orient et les nombreux bas-reliefs assyriens qui représentent l'offrande des tributs aux souverains, nous montrent qu'on les offrait en grandepompe et surtout avec un nombreux cortège. Voir plus loin, partie III, l. II, ch. V, et la planche reproduisant l'obélisque de Salmanasar, *ibid.* Ordinairement chaque personne ne porte qu'un seul objet, quelque petit qu'il soit. Il faut ainsi un grand nombre de porteurs. Voir Morier, *Journey through Persia*, in-4°, Londres, 1812, p. 73. B. de Maillet, parlant des présents offerts en Orient, dit qu'on ne manque pas de charger, par ostentation, sur quatre ou cinq chevaux, ce qui pourrait aisément être porté par un seul, et qu'on distribue dans une quinzaine de plateaux les objets de prix qui pourraient être placés facilement sur un seul. *Description de l'Égypte*, in-4°, Paris, 1735, *Lettres* x, p. 86*. Conformément à ces usages, Aod devait avoir de nombreux compagnons. Jud., III, 17-18.

rait été infailliblement massacré, avec ses compagnons, par les Moabites, témoins de son audace.

Il offre donc au roi les redevances imposées, et retourne ensuite avec les autres Benjamites jusqu'à Galgala, près de Jéricho. De là il revient sur ses pas, et, pour obtenir du roi une nouvelle audience, il feint d'avoir à lui parler. Pour réussir dans son dessein, il a besoin d'être laissé seul avec Églon, et il demande à lui communiquer, sans témoin, un secret important, « un oracle divin¹. » Qui aurait pu suspecter cet homme qui avait déjà payé le tribut et qui paraissait désarmé? Le roi ordonna à tout le monde de sortir². Il était alors dans une dépendance de la maison, à l'étage supérieur, pour y prendre le frais; tous ses gens descendirent pour le laisser seul avec Aod.

Il a toujours existé en Orient, à cause de la chaleur brûlante du pays, des appartements élevés, construits exprès dans le but d'avoir un peu de fraîcheur. On les appelle aujourd'hui, comme autrefois, et comme dans le texte hébreu du livre des Juges, *'aliyah*³. Un voyageur, Shaw, en a fait une description qui nous rendra plus faciles à comprendre les événements qui vont suivre. « A côté de la plupart des maisons, il y en a, dit-il, une plus petite, ordinairement plus élevée d'un étage que la maison dont elle dépend; quelquefois elle n'a qu'une ou deux chambres et le toit; d'autres

¹ Jud., III, 20.

² Églon dut renvoyer ses gens sans hésitation, parce que tel est l'usage de l'Orient en pareille circonstance : les serviteurs se retirent quand on apporte un message à leur maître : « Je bus une tasse de café, raconte J. Bruce, et je lui dis que j'étais porteur d'un message confidentiel de la part d'Ali Bey du Caire, et que je désirais le lui remettre sans témoin, où il lui plairait. En conséquence tout le monde se retira aussitôt de l'appartement. » *Travels to discover the source of the Nile*, 3 in-4°, Édinburgh, 1790, t. I, p. 153.

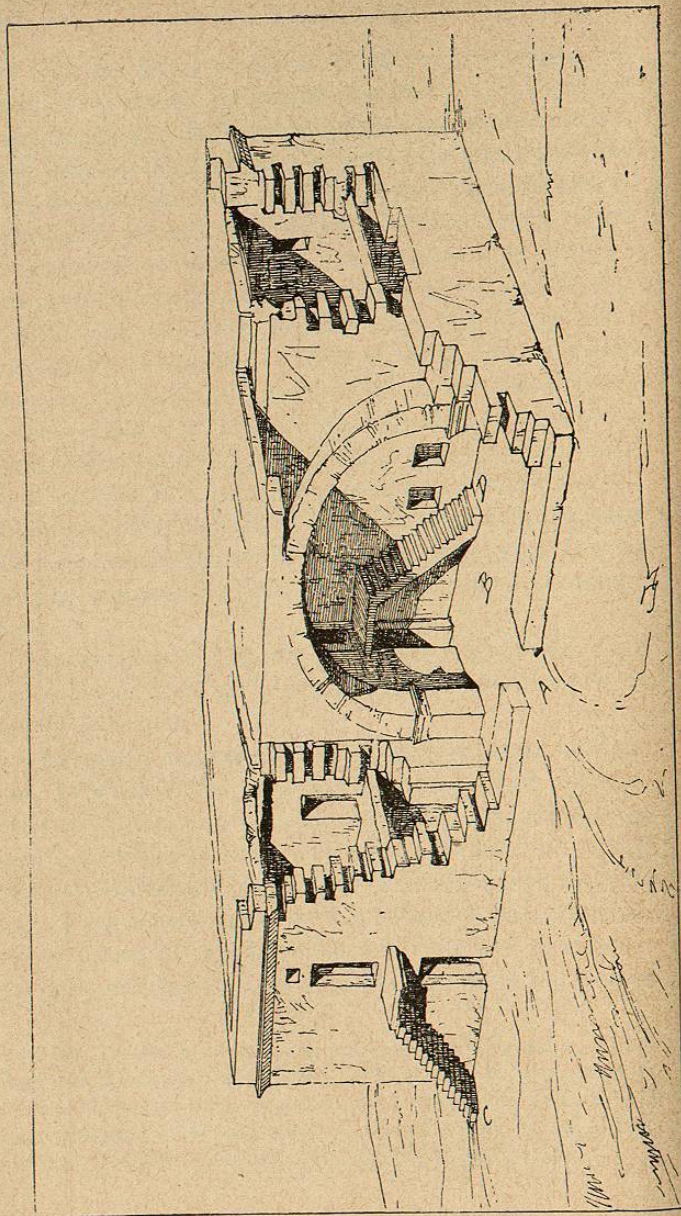
³ עֲלִיָּה. Septante : ὑπερώον. Jud., III, 20. Dans le Nouveau Testament grec : ὑπερώον et ἀνώγειον.

fois, elle est placée au-dessus de la porte principale, et alors, à l'exception du rez-de-chaussée, qui lui manque toujours, elle a toutes les commodités d'une maison proprement dite. Les deux maisons, la petite et la grande, ont une porte de communication, qui conduit de la première dans la galerie de la seconde, et peut être ouverte ou fermée, au gré du maître de la maison. La petite maison a de plus une autre porte qui conduit directement à la porte d'entrée principale ou à la rue même, de sorte qu'on peut aller et venir sans troubler le moins du monde ceux qui habitent la maison proprement dite. Celle-ci s'appelle *dar* ou *bait* : celle-là porte le nom de *'aliyah* ou *'oliyah* ; c'est dans cette dernière qu'on donne ordinairement l'hospitalité aux étrangers. On permet aussi aux fils de la maison d'y avoir leurs concubines ; les hommes s'y retirent, quand ils veulent s'occuper d'affaires sérieuses, ou bien se récréer ou se reposer en paix, loin du bruit de la maison ; là enfin sont la garde-robe et les provisions¹. »

Nous donnons ici (Fig. 20) une coupe transversale d'une habitation ancienne qui nous permettra de mieux suivre les détails de la scène.

« La plupart des maisons habitées par les Druses du Hauran, dit M. de Vogüé, sont des maisons antiques ; entièrement construites en pierre, elles ont mieux que toutes autres résisté au temps et aux tremblements de terre et quoique souvent écroulées en partie, elles offrent encore un abri suffisant à des populations simples et endurcies. Quelques grossières réparations, quelques trous bouchés avec de la boue, quelques terrasses refaites avec des fascines et de la terre

¹ Shaw. *Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant*, in-f^o, Oxford, 1738, p. 280 : cf., *ibid.*, vis-à-vis de la p. 273, le plan d'une maison orientale ; Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, t. III, p. 19-20. — Cf. II (IV) Reg., IV, 10 ; II Sam. (II Reg.), XVIII, 33 ; II (IV) Reg., XXIII, 12 ; II (IV) Reg., IX, 2.



20. — Maison antique du Hauran.

battue, ce sont les seuls travaux d'architecture entrepris par les Druses. Ils laissent aux ruines leur forme et leur physionomie¹. »

« Le dessin que nous reproduisons est celui d'une maison de Daumah dans le Hauran²; dans ce dessin, le mur extérieur est supposé enlevé en partie, afin de mieux faire comprendre sa disposition intérieure.

» La porte extérieure, A, donne accès à une grande salle, B, l'*οἶκος* des maisons grecques, l'*æcus* de Vitruve, sorte de pièce commune où se tenaient les réunions de famille, où l'on prenait les repas, où se pratiquaient les devoirs de l'hospitalité.

» Cette salle occupe tout un angle de la maison jusqu'au toit; elle a la hauteur des deux étages du reste de la maison; elle est entourée de deux côtés par des chambres d'habitation sur deux étages; on parvient aux appartements supérieurs par deux escaliers, l'un extérieur, C, l'autre intérieur, D³. »

Cette maison est parfaitement conservée. « Elle sert aujourd'hui de demeure au scheikh du village de Daumah, qui l'habite comme l'habitait son prédécesseur du troisième siècle de notre ère⁴. »

C'est dans la partie supérieure ou *'aliyah* d'un édifice analogue que se trouve le roi de Moab; c'est là qu'Aod reste seul avec lui pour lui communiquer son prétendu secret. « Prince, lui dit l'Israélite, c'est de la part de Dieu que j'ai à vous parler. » Il voulait ainsi faire lever le roi de son siège, afin de le frapper plus sûrement. Le roi se lève en effet aussitôt, par respect pour la parole de Dieu dont il croyait

¹ De Vogüé, *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse du 1^{er} au vi^e siècle*, Paris, 1865-1877, t. I, p. 52.

² D'après de Vogüé, *ibid.*, t. II, pl. XII, n^o 2. Cf. le texte, t. I, p. 53-54. *Maisons de pierre du ne au me siècle*.

³ M. l'abbé Douillard.

⁴ De Vogüé, *loc. cit.*, t. I, p. 53.

Aod le messager, car le sentiment religieux était porté au plus haut degré chez tous ces peuples orientaux. A l'instant, le Benjamite, tirant de sa main gauche la dague cachée sur sa cuisse droite, l'enfonce avec force et rapidité dans le ventre du roi moabite. Églon était gros et gras, l'arme entra dans la blessure jusqu'au delà de la garde. Son meurtrier ne prit pas la peine de la retirer. Il ne songea qu'à achever de mettre la dernière partie de son plan à exécution. La mort d'Églon n'était que le premier acte de la tragédie : il ne suffisait pas de se débarrasser du chef moabite pour délivrer le peuple qu'il avait opprimé, il fallait encore chasser les Moabites, ses sujets, des terres d'Israël.

Aod avait pensé à tout. Il connaissait très bien les lieux ; il ferma soigneusement la porte qui conduisait au 'aliyah¹, afin d'avoir le temps de se sauver². Quand il fut hors d'atteinte, arrivé à Séirath, localité inconnue de la montagne d'Éphraïm, il sonna de la trompette et appela tout le peuple aux armes. Il n'eut pas de peine, après avoir raconté son exploit, à faire comprendre qu'il serait aisé de triompher d'ennemis déconcertés et découragés par la mort imprévue de leur roi. Les Israélites allèrent occuper les gués du Jourdain. Ils enveloppèrent ainsi les Moabites qui avaient franchi le fleuve pour s'établir sur les terres des Hébreux. Les Moabites, effrayés, voulurent s'enfuir dans leur ancien pays : ils n'y réussirent pas, et furent tous massacrés. C'est ainsi que Moab fut, non pas anéanti, — le royaume proprement dit ne fut pas attaqué, et nous le verrons plus tard reparaitre parmi les ennemis d'Israël, — mais humilié, comme dit le texte, car environ dix mille de ses hommes, tous forts et vigoureux, succombèrent sous les coups d'Israël.

¹ La porte qui correspond, dans notre Figure 20, à l'escalier D. Aod s'enfuit par l'escalier extérieur C.

² Sur le mot *misderôn*, Jud., III, 23, voir Gesenius, *Thesaurus linguae hebraeae et chaldaicae*, p. 939.

Chez tous les peuples et dans tous les temps, on a admiré le sang-froid, l'audace, le courage et le dévouement qu'indiquent, dans leurs auteurs, des actes comme celui d'Aod, quoique ces actes ne soient pas de tout point irrépréhensibles. Les Athéniens ont chanté les louanges d'Harmodius et d'Aristogiton, les Romains ont glorifié Mucius Scævola¹.

Les Orientaux ont admiré plus vivement encore que les Grecs et les Latins les exploits analogues à ceux d'Aod.

¹ Aod n'est pas appelé שפֶּט, *sôfet*, « juge, » par le texte, mais simplement כוֹשֵׁי, *môšia'*, « sauveur, libérateur, » Jud., III, 15. Othoniel ne porte aussi que ce titre de *môšia'*, mais il est dit expressément d'Othoniel que « l'Esprit de Dieu fut en lui, et qu'il jugea Israël. » Jud., III, 10. On a remarqué avec raison qu'aucune de ces deux expressions n'est dite d'Aod, quoique la mention de l'Esprit de Dieu soit explicite pour tous les autres Juges, Gédéon, VI, 34; Jephthé, XI, 29; Samson, XIII, 25. Il n'y a d'exception que pour Abimélech, qui ne fut pas choisi de Dieu, et pour Barac, qui ne fut que le général de Débora. — Quant à la moralité de l'action d'Aod, il faut la juger d'après les mœurs et les idées des anciens, comme les Grecs jugèrent celle d'Harmodius et d'Aristogiton; les Romains, celle de Mucius Scævola. Voici ce que dit à ce propos Herder : « Rien n'est plus pauvre que les objections qu'on a élevées contre ce livre (des Juges) et contre les aventures qu'il rapporte; car les auteurs de ces objections semblent avoir pris à tâche d'oublier le temps où ce livre a été écrit. Les nations antiques se permettaient dans leurs guerres les ruses les plus raffinées; il en est encore de même aujourd'hui chez les peuples sauvages [nous pouvons ajouter, et chez les Orientaux], qui, malgré leur valeur, dont il est impossible de douter, aiment mieux employer la ruse que la force. Cette arme était surtout une nécessité pour un peuple opprimé au dehors, toujours agité au dedans, et où l'esprit national n'existait encore que chez quelques individus isolés; car un seul homme, quels que soient son courage et sa force, pourrait-il raisonnablement se flatter de résister à des hordes entières, surtout quand il n'a pas sur elles l'avantage des inventions qui ont fait de la guerre un art, une science? Au reste, ces inventions sont-elles autre chose que des ruses? et peut-il y avoir une ruse plus stupide, un courage plus lâche que celui qui sort de la bouche d'un canon? » *Histoire de la poésie des Hébreux*, trad. Carlowitz, p. 436-437. — Voir aussi Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, édit. de 1850, t. II, p. 24 et suiv.

Lorsque M. Layard était consul en Mésopotamie, l'un des chefs les plus célèbres de la contrée, Ibrahim Agha, devait sa réputation à un acte d'audace fort ressemblant à celui d'Aod. Un bey kurde, il y a quelques années, habitait une forteresse imprenable dans l'île de Zakko, formée par le Khabour. De là, il bravait l'autorité de Mohammed Pacha, le représentant de la Porte dans ces contrées, guerroyant et pillant impunément dans les alentours. « Ne se trouvera-t-il donc personne pour me débarrasser de ce chien de Kurde ? » s'écria un jour Mohammed Pacha, dans son salamlik, après une tentative infructueuse pour réduire Zakko. « Au nom de Dieu et du Prophète, le plus riche manteau d'honneur appartiendra à celui qui m'apportera sa tête. » Ibrahim Agha entendit ce discours. Il quitta aussitôt la salle, rassembla quelques hommes déterminés et prit avec eux la route des montagnes. Arrivé au but de son voyage, il cacha tous ses hommes, à l'exception de cinq ou six, dans les jardins qui environnent la petite ville de Zakko, et, après la tombée de la nuit, il entra dans la forteresse du chef kurde. Celui-ci le reçut comme son hôte et lui fit servir à manger, conformément aux règles de l'hospitalité orientale. Quand Ibrahim eut fini son repas, il se leva tranquillement de son tapis et se dirigea vers le bey, qui était assis sur des coussins à l'extrémité de la salle. Arrivé près de lui, il lui déchargea son pistolet à bout portant dans la poitrine, puis, tirant son sabre, il lui trancha la tête. Les Kurdes, stupéfaits de cette audace inouïe, ne firent aucune résistance. Ibrahim Agha pillà à son gré le château-fort, en enleva toutes les richesses, et les emporta à Mossoul avec la tête du bey de Zakko¹.

¹ Layard, *Nineveh and its Remains*, t. 1, p. 97-98.

CHAPITRE VI.

DÉBORA ET BARAC.

Cent cinquante ans environ s'étaient écoulés depuis l'établissement des Hébreux en Palestine. Les Chananéens qu'ils avaient épargnés avaient eu le temps de se relever de leur défaite et de réparer leurs forces. Ceux du nord en particulier, isolés de leurs vainqueurs, pouvant s'appuyer au besoin sur les Phéniciens et sur les montagnards du Liban, leurs voisins, étaient devenus redoutables. Jabin, un descendant du chef de la confédération chananéenne du nord, écrasée par Josué sur les bords du lac Mérom¹, portant le même nom que son ancêtre² et habitant comme lui Hazor, qui avait été relevée de ses ruines, était aussi, comme lui, à la tête de tous les anciens possesseurs du pays. Peu apte sans doute à conduire en personne son armée, il en avait confié le commandement à Sisara, qui porte le titre de *šar šeba'ô*, ou « prince de son armée. » Sisara habitait Haroseth des Goïm,

¹ Quelques critiques ont prétendu qu'un seul et unique fait était raconté deux fois dans Josué et dans les Juges. La différence des circonstances montre que les faits sont différents. Théodoret avait déjà répondu à cette difficulté. Dans sa Question XI, *In Judices*, Migne, *Pat. gr.*, t. LXXX, col. 497, il se pose cette objection : « Le livre de Josué rapporte que non seulement Jabin fut tué, mais que la ville d'Hazor fut brûlée, Jos., XI, 10-11. Il n'y a rien d'in vraisemblable, répond-il, à admettre que cette ville fut restaurée après avoir été détruite. » Dans ces temps-là, on brûlait généralement une ville après l'avoir prise, mais une fois le vainqueur parti, on la reconstruisait. Les inscriptions assyriennes, sans parler de la Bible, fournissent un grand nombre de preuves de ce fait. Voir les inscriptions assyriennes citées au t. IV, part. III, l. II.

² Ou peut-être simplement son prédécesseur.